

LES PETITS VIEUX DE LA BONNE SIESTE

parabole édifiante à l'usage des sons et lumières

Avec Araujo, on avait fondé une société secrète.

On se voyait au Jean-Bart tous les jours, sur le coup de trois heures après la sieste. Il s'envoyait des ballons de Gatão verde, et moi je répliquais à la Chimay blonde. A notre âge, bientôt les quatre-vingts, tu parles, on ne picole bien que si on tient à se hâter la faucheuse, poil à la gueuze. Parce qu'y a rien d'autre à faire de sa journée.

Lui, il radotait sur Salazar, la PIDE, la prison, l'exil. Moi sur la Gestapo finissante, les valoches algériennes, la prison, l'amnistie.

Vers huit heures, on repartait à tâtons retrouver, lui, Rosa, moi, Antenne 2. Comme ça au moins, personne m'engueulait pour mon haleine et ma démarche. Tous les jours ouvrés pendant quelques calendriers.

Il y avait l'arrêt de bus, à l'entrée du rade. Araujo et moi, on regardait s'affairer la dizaine de contrôleurs RATP, des galons verts sur la flanelle marine, avec une poignée de flicards à écusson en deuxième ligne. Ça laissait filer les rombières, toujours réglottes. Et ça bloquait tous les minos sur le marchepied, le ticket d'abord et ensuite montrez vos pattes blanches avec vos papiers dedans. Pattes pas blanches, papiers ou pas, la fouille à corps, mains au mur, jambes écartées. C'était comme ça.

Araujo et moi, on s'est regardé et deux répliques ont fusé qui n'en faisaient qu'une seule. « La PIDE ! », il a dit. « La Gestapo ! », j'ai dit.

On s'est assis. On avait laissé nos verres sur le comptoir. Et on a causé, vite, on n'avait pas besoin de s'écouter l'un l'autre, on disait la même chose : il était temps d'aller mettre notre grain de sel dans les engrenages, de déshuiler la machine, bref, de leur faire chier le burnous. Notre société secrète venait d'être fondée.

Aux orties, nos habitudes. Le Jean-Bart à onze heures. Plus de biturage. Araujo s'était mis au jus de raisin blanc, à cause de la couleur un peu verte, et moi à la Tourtel. Et plus de sieste.

Tout l'après-midi et jusqu'à huit heures, on prenait bus sur bus, bras dessus bras dessous, en changeant à chaque arrêt, jusqu'à ce qu'on tombe sur les contrôleurs. Enfin !

Et c'était parti mon kiki. On prenait les devants, sans attendre même qu'ils nous demandent. Ah, mon ticket ? Attendez voir, je l'ai par-là. Et je me fouillais les profondes l'une après l'autre, repassant plusieurs fois par les mêmes, pendant quelques broutilles, ponctuées de « Attendez voir... » bien obligeants, poil aux dents. Quand les casquettes avaient franchement les nerfs, parce que l'embouteillage d'usagers derrière moi et l'horaire qui file, j'allais triomphant à ma poche-revolver pour leur en tirer une carte orange en bonnet du haut-de-forme.

Araujo, lui, il avait une autre technique. De la main gauche, il puisait des poignées de vieux tickets dans sa poche de veston, qu'il examinait bien soigneusement un à un de la main droite avant de demander aux contrôleurs de bien vouloir l'aider, parce qu'il n'avait pas les bonnes lunettes, à trouver lequel était le bon. Telle était la collection de vieux ticksons qu'ils devaient s'y mettre à quatre ou cinq pour tout épilucher. Cerise sur le gâteau : Araujo avait, lui aussi, une carte orange. Et le coupon dans une autre fouille. Il finissait par les sortir, l'une puis l'autre, en se frappant le front, ah ma mémoire qui flanche, bon sang mais c'est bien sûr.

Ça n'a jamais loupé, comme à nous deux on réussissait à mobiliser toute la bande à PV, il n'y avait que nous deux de contrôlés : fallait bien que le bus reparte, l'horaire déjà évoqué n'est-ce pas, et il n'y avait plus de temps ni assez d'assermentés pour emmouscailler la suite des passagers ni, partant, pour humilier les jeunots.

On les avait tellement fatigués que souvent tous les uniformes, civils ou pas, grimpaient dans leurs véhicules respectifs pour aller souffler plus loin sur la ligne.

Obstruction à risque zéro, deux quasi octogénaires propres sur eux, on ne peut pas les bousculer, surtout quand ils ont la bonne foi aussi marchante et qu'ils sont en possession d'un titre de transport valable. Et ça ne sert à rien de les crier, ils sont à moitié sourdingues.

Après un mois passé où les statistiques de la fraude en bus ont chuté librement, on s'est dit qu'il nous fallait d'autres aires de foutation de caca. On s'est décidé avec entrain pour la SNCF, ses wagons de banlieue et les correspondances RER qui vont avec. C'est comme ça qu'on a recruté un troisième membre, Mamadou, né à Dakar aux alentours de 25, grandi aux tirailleurs, déserteur à Dien Bien Phu. Mais l'armée ne lui en a pas tenu rigueur ni arrêts parce que tout le reste de sa compagnie, rampouilles incluses, a pris racines et pissenlits là-bas, avec des croix plantées au dessus du bide même aux musulmans, même aux bouddhistes. Colonialisme morbide, sabre et goupillon, poil à la légion.

Il a eu bien du mérite, Mamadou, à garder sa gravité quand ils l'ont décoré et monté en grade, en exaltant sa bravoure d'évadé des camps du Viet Cong... C'est ce qu'il leur avait fait gober quand il est revenu en métropole un peu plus tard. Il a même eu la nationalité française sans coup férir, surtout lui, eu égard à ses glorieux états militaires.

C'est le jour où le nouveau président du Sénégal tout juste indépendant, celui qui passait pour un poète, a fait tirer sur des étudiants en colère qu'il l'avait demandée. Mine de rien, Mamadou avait tout compris à la littérature.

À la gare du Nord, une patrouille Vigipirate, trois trouffignons à mitraillette et un brigadier de gendarmerie,

avait repéré un trio de zoulous encapuchés et faisait mouvement vers eux.

Araujo et moi, on a été les plus rapides, on a demandé aux petits comment aller à Père-Lachaise. Ils savaient pas. Alors on s'est retourné vers la patrouille, survenue sur ces entrefaites, coupant net la chique au galonné qui commençait à dire : « Vos pièces d'identi... »

C'est là que, nous passant sous le nez, Mamadou a ramené sa fraise, le plus ingénument du monde :

– Messieurs, j'ai mes papiers, et en règle.

– On ne vous a rien demandé, aboya le képi.

– Si fait, je vous observe depuis dix minutes et, en ces dix minutes, vous avez contrôlé très exactement les quatorze personnes à peau noire qui sont entrées dans votre champ de vision. Ayant moi-même la peau noire, je devance donc votre sollicitude.

– Circule, Bamboula !

– Ah non, pas : « Bamboula. » Dites : « Mon adjudant-chef. » Et rectifiez la position, je vous prie.

Et de brandir sa carte de sous-officier dans la réserve, médaillé militaire. La patrouille (poil au nez) obtempéra puis s'en alla, mélancolique, la queue entre les jambes. Il y avait belle lurette que les zoulous avaient trissé à la rosbif.

Araujo et moi, on est allé faire la connaissance avec Mamadou mort de rire. C'était marrant, il était de la cité là-bas, à deux arrêts de bus de la nôtre. On était trois, à présent.



2013 : au «Maldoror», JG & Jude (Paulin-Mallet)
photo Anne-Lise Dehée



Prague 1987 : Pavel Řezníček, Karel Šebek, JG
(photo Moïsa)

Un matin au Jean-Bart, avant qu'on aille prendre bus et trains, je m'amusais à nous comparer à la bande à Buffy contre les vampires et je trouvais bien dommage qu'un coup de pieu dans le cœur ne réduise pas lardus et serpattes en poussière.

Un vieux, dans nos âges quoi, est arrivé au comptoir, il a hélé le loufiat, il roulait fortement les "r" :

– Putain, le vigile de l'hypermarquette du rond-point a poignardé un petit de la cité. Ça va être le ramdam ce soir, à feu et à sang.

– Ça fait jamais qu'un voyou de moins, bon débarras.

– Petit con, qu'est-ce t'en sais ? Et même, je préfère un voyou à un tueur, surtout s'il a le permis. Et puis merde, qui t'es pour juger des gens que tu connais pas ?

– C'est que de la racaille, tout ça. I' zont que ce qui cherchent.

– La racaille, c'est ceux qu'ont les armes sur l'uniforme !

– Eh, Grand-Père, cool, tu retombes en enfance ? T'avais pourtant déjà deux ou trois fois vingt ans en 68...

– Bah, c'est comme toujours. Il vocifère, il faut s'y faire.

On l'a fait asseoir à notre table. Il fulminait tout rouge. Il s'appelait Pavel, il n'était pas retourné à Prague depuis 1948, vous savez bien : le coup d'état stalinien. Il nous a raconté ce qu'il savait sur la mort du petit, qu'avait juste été un peu insolent.

C'était sûr, la cité, celle où Araujo et moi on créchait, allait avoir l'état de siège, CRS et en-bourgeois, dans l'après-midi. Ça allait être la chasse aux jeunes,

encore une fois. Leur colère allait s'en prendre plein les dents. Et ça allait encore renifler la lacrymo jusqu'au matin. Fallait faire quelque chose, fini de rire, tant pis pour les contrôleurs aujourd'hui.

On a été chez Araujo tous les quatre, poil aux pattes. La flicaille n'avait pas encore déboulé, mais des petits groupes de mêmes nerveux commençaient à s'agglutiner çà et là en bourdonnant avec parfois de grands gestes des bras.

Là-haut, dans son salon, on a réfléchi. À seulement quatre, on peut pas faire du sérieux. Mais qui d'autre avec nous ?

Rosa nous a servi du thé et des biscuits. Au lieu de retourner dans sa cuisine, elle a dit :

– Oh, les hommes ! Vous vous croyez le nombril du monde ? Le nerf de la subversion ? Les indispensables des barricades ? Et l'autre moitié du genre humain, c'est de la gnognotte, tout juste bon à faire le thé pour ces messieurs ? Vous croyez qu'on peut pas venir avec vous, tout à l'heure ? C'est ce qu'on verra. Je vais chercher les copines.

Et, ajustant son fichu, elle sortit. Elle causait bien, Rosa, du haut de ses trois pommes et de ses soixante-seize printemps. Araujo avait beau en rester comme deux ronds de flan, on sentait bien qu'il bichait comme un pou, qu'il était fier de sa régulière.

Elle est revenue avec six mamies, elle nous les a présentées : Angela, Clémence, Do Quang, Fatoumata, Nadra et Sarah. Nous les mâles, on était maintenant très minoritaires.

– D’abord, a dit Sarah, les jeunes ils ont raison de s’énerver. On les harcèle à tout bout de champ, on leur tue un copain de temps en temps, ensuite on les matraque et c’est eux qui vont au trou. À cet âge-là, on a pourtant envie de s’amuser au lieu de s’emmieller.

– C’est vrai, mais les parents et les voisins, ils s’en occupent pas. Tout ce qu’ils savent faire, c’est râler et leur crier dessus, au lieu de leur faire montrer la vie du bon côté. Et ils font dans leur froc chez eux, quand il y a un mort. Qu’ils s’étonnent pas si quand leur voiture brûle ! C’est bien fait, n’avaient qu’à être avec leurs moutards, en bas, à dire non eux aussi.

– C’est qu’est-ce que je disais sur le match de foot France-Algérie, quand y a eu la fête sauvage sur la pelouse. Tout de suite le service d’ordre, les poulets, le tribunal. C’était pourtant l’occasion de lancer des farandoles partout dans le stade, avec des chansons et la bonne humeur. Tous à la fois, les jeunes et les autres. Et même les joueurs.

– Tu parles, bêtes comme ils sont ceux-là, ils ont eu la frousse et ils sont partis dans les vestiaires comme des poules mouillées.

– Ils ont raté l’occasion.

– Bon, bref, qu’est-ce qu’on fait ce soir ?

– C’est sûr, on n’ira pas à la bagarre, mon col du fémur l’interdit.

– Et il s’agit pas d’empêcher les petits de se fâcher, mais de nous fâcher comme eux, mais à notre manière.

– Voilà ce qu’on va faire...

À quatre heures et demie, pour la sortie du collège, les premiers cars sont arrivés, remplis de trognes et de robocops. Les minos restaient invisibles, pour l'instant. Faudra attendre sept ou huit heures du soir avant qu'ils se montrent. Ça nous laissait largement le temps d'accomplir le plan des mèmères.

On s'est retrouvé tous les onze à l'hypermarquette, lieu de l'assassinat. Magasin ouvert, aucune agitation particulière. C'est pas un cadavre de sauvageon qui va empêcher de rentrer des ronds.

On s'est réparti les rayons et on y est allé, caddy au poing ou panier sous le bras, sans faire mine de se connaître les uns les autres. La mozak des hauts parleurs sussurrait *I'm free* de Stevie Wonder, ça tombait pile A cinq heures tapantes, comme convenu, le grand boxon prit son essor, en neuf endroits différents de la grande surface.

Prenant appui du bras gauche sur mon caddy, de l'envergure de mon bras droit j'ai balayé toute la longueur d'une première étagère. Concerto de fracas, avalanche de tessons et de liquides, rouges comme le sang du petit, ébaubissement des clientes et clients. Tous mes regrets aux œnologues, c'était le rayon des vins fins.

Par terre, petits ruisseaux et grandes rivières, Côtes et Châteaux, Bourgognes et Bordeaux, Alsaces et Pinots, Champagnes et Pineaux. J'ai fait l'Asti, aussi.

Quand je suis passé aux apéros et digestifs, whisky, gin, vodka, liqueurs, j'ai vu en bout d'allée un patineur à roulettes qui bredouillait dans son talkie-walkie. La mozak avait laissé la place à une rafale de

messages paniqués des hannetons : « La sécurité est demandée au rayon cave à vins ! », « ... au rayon vaisselle », « ... au rayon télé-hifi-informatique », « ... au rayon traiteur », « ... au rayon lingerie », etc. Faut dire que, là-bas aussi, services en porcelaine et verres en cristal s'étaient brisés au sol. Qu'itou les écrans Hewlett-Packard. Et les téléviseurs de démonstration. Que la vitrine de protection du traiteur avait volé en éclats à coups de canne, saupoudrant de verre pilé les pâtés de saumon, foies gras et civets de lièvre qui se miraient derrière. Qu'un cutter emprunté au rayon bricolage avait estafilé de belles franges et rubans dans les complets-vestons et robes du dimanche. Que les grands bacs pour surgelés avaient été débranchés avant que leurs fils électriques ne soient tranchés aux tenailles, elles aussi en partance du rayon bricolo. Qu'autre sabotage des circuits électriques, mais des frigos et plaques chauffantes exposés à l'électro-ménager. Éventrement enfin de tous les barils de lessive, transformant l'allée associée en piste de ski nordique. Les vigiles ne savaient plus où courir, neuf lieux de désastre alors que eux n'étaient que cinq, ce qui ne les empêchait pas d'être vaincus. Poil au menton.

Ding dong. « Mesdames et messieurs, pour des raisons de sécurité, le magasin ferme ses portes, toutes nos caisses sont fermées, veuillez laisser votre caddy sur place et regagner la sortie. »

« Non, jeune homme, disait Sarah aux cinq vigiles entourant la sortie sans achats. J'ai fait mes courses et j'en ai besoin ! Je les rapporte chez moi !

– Mais madame, vous ne pouvez pas sortir avec votre caddy, les caisses sont fermées...

– Débrouillez-vous, jeune homme, moi j'ai fait mes courses et je les veux.

– Mais...

– Allez chercher le patron, alors, qu'il sache de quel bois je me chauffe.

– Mais...

– J'ai fait mes courses et moi je les veux. Qu'est-ce que c'est que ces manières ? »

Elle coinçait la sortie des autres clients, comme jadis Araujo et moi dans les autobus. Ça commençait à râler sec dans la queue. Surtout nous, qui avions aussi chacun un caddy plein :

« Elle a raison, la dame, on a fait nos courses, on les emmène !

– On s'est pas cassé le cul pour rien pendant une heure !

– Et la pièce d'un euro dans le caddy, c'est qui qui nous la rend ? »

Derrière nous, les autres clients se disaient que, et filaient rechercher leur panier, avec ou sans roulettes. Et arriva ce qui devait arriver, plusieurs dizaines de chariots pleins ont fini par forcer le passage, enfonçant le cordon de gros bras et s'égaillant sur le parking, dehors.

Là, il y avait deux surprises (mais pas pour nous). D'abord, Clémence et Nadra, fière allure dans leurs chaises roulantes, chacune à un bout d'une large banderole : NOUS NE VOULONS PAS QU'ON TUE NOS ENFANTS, HYPERMARQUETTE ASSASSIN! Ensuite quatre cars de CRS dont la cargaison, casquée et bouclée, s'apprêtait à charger les casseurs dès qu'on les leur signalerait. Mais ce n'était qu'une foule de ménagères et de ménagers, piquetée d'enfants en bas âge, que vomissaient les trois grands portails. Où qui sont, chef ?

Et, noyé dans la grande marée, bousculé et houspillé, meurtri aux reins et aux mollets par les caddies excités, inaudible à plus de trois mètres, un costard-cravate qui braillait : « C'est les vieux ! C'est les vieux qui ont tout cassé ! »

Et sa copie carbone, un peu plus loin et tout aussi noyé : « Police, police ! Personne n'a payé ! Arrêtez-les tous ! Arrêtez tout le monde ! »

Las ! La police, à vingt mètres, tentait d'apercevoir du teen-ager pas trop blanc dans la cohue brownienne et ne prêtait aucune esgourde au brouhaha ambiant.

Nous avons gagné sur tous les tableaux. Un, nous revenions tous à la cité, sans aucune arrestation. Deux, les responsables, les vrais, avaient été justement châtiés, pillage et sabotage. Trois, nous avions dégarni le front des forces de répression dont l'essentiel avait dû, dans l'urgence, changer de secteur, poil à ma sœur.

Les jeunots, massés à l'entrée de la cité, en étaient un peu désorientés, faute de bleu marine à se farcir. Mais, téléphone arabe ou kabyle téléphonique, les nouvelles vont plus vite qu'à Marathon. Ils nous ont accueillis sur l'air des lampions : GRANDS-DARONS CHAMPIONS, LE RESTE C'EST DU BIDON !

On n'a pas échappé au prêchi-prêcha à leur faire. Les vrais responsables, les bonnes cibles, tout ça. On leur a même refile un tuyau : aller mettre à sac le siège de la boîte de sécurité qui employait le vigile assassin. Comme ça, quand les perdreaux reviendront tout à l'heure de l'hypermarquette, il n'y aura plus personne et ils feront chou blanc derechef. Ni vu ni connu, aller gifler là où on ne nous attend pas. Ce qu'ils ont fait. Et on a même tiré des plans sur les comètes à venir...

Le surlendemain aux aurores, c'était moins fendard. Six plombes du mat, dring-dring, ouvrez, au nom de la Loi. Deux civils à la lourde, bien embarrassés eu égard à l'âge avancé du suspect, incrédules même. « Monsieur Bubuche, Simon Bubuche ? » Ben oui, c'est mon blaze. « Euh, ah bon... Nous avons quelques questions à vous poser, veuillez vous habiller et nous suivre. »

Mais non, je galège. Ni commission rogatoire ni enquête préliminaire ne sont venues tirer la chevillette et choir la bobinette.

Ou bien ils n'ont jamais remonté le fil jusqu'à nos pattes, ce qui caresserait fichtrement notre orgueil dans le sens du poil, à l'œil. Ou alors ils entravent

tout, y compris l'action de la justice, à l'idée de se couvrir de ridicule en démantelant un gang d'octogénaires. On saura jamais, tant pis, ça m'empêche pas de dormir.

Ce qui m'empêche de dormir en revanche, c'est que maintenant jusqu'à des minuit-une heure je m'attroupe dans le hall avec les gosses. La nouvelle loi l'interdit. Alors on fait une permanence d'attroupement tous les soirs, par roulement. Après tout, c'est chez nous ces bâtiments, nulle loi nul condé ne peuvent nous empêcher d'être chez nous, sang-bleu !

Oh, je les colle pas, les zozos, je les laisse faire leurs petites histoires et leurs petites amourettes entre eux. Moi j'ai les miennes à trois pas, sur le banc en face de la porte, je suis de garde avec Fatoumata.

Ça fait bien un peu jaser, son mari ne veut plus me saluer, mais bon, si vous saviez : ses yeux ont l'âge des noisettes, elle a les plus jolis pieds du monde, onctueuse comme la foudre du premier baiser. Et je vous parle pas de son sourire, poil à l'avenir.

Quand c'est l'heure où la jeunesse part en écraser, on se donne encore le temps d'un dernier lutinage dans l'ascenseur.

Plutôt la vie, hein ?

ROULER UNE PELLE AU VENT ?

Récemment il y eut pléthore, sur les ondes hertziennes et sur les rotatives, de documentaires et de témoignages sur les taules et les taulards. Pendant 24 heures. Avant que tous ces moyens, ironiquement dits « de communication », ne passent d'un seul élan au PSG et à ses hooligans.

Pas de scoop à l'origine de cette poussée de mièvre, ni mutinerie ni révolte, mais la clôture des États généraux de la condition pénitentiaire, organisés par l'OIP (Observatoire international des prisons) et une dizaine d'associations plus ou moins syndicales ou caritatives.

Des consultations ont eu lieu. Un quart — et c'est un nombre énorme — des personnes détenues s'y sont exprimées, mais aussi bon nombre de détenants (matons, juges, aumôniers...). On voit bien qu'il ne s'agissait, essentiellement, que des conditions d'enchrantage, de forme, et pas du tout d'une remise en question du système judiciaire. Mais forme et fond sont-ils si antipodiques que cela ?

Rappelons que la prison pour tous est l'une des avancées sociales issues de la révolution de 1789. Auparavant seuls les aristos et assimilés y avaient droit, le populo ne bénéficiant que des galères ou des travaux forcés, de la potence ou du pilori. Au nom de l'égalité telle que conçue par la bourgeoisie, tout citoyen ou citoyenne a désormais sa place dans les geôles et cachots de la république... La notion de progrès est souvent grimaçante.

On aura compris, mais cela va mieux en le disant, que nous sommes pour la suppression absolue des peines d'enfermement, fût-il confortable, et que la seule réforme souhaitable de la prison est son abolition. Renvoyons ici à l'excellent recueil *765 Raisons d'en finir avec toutes les prisons* (l'Insomniaque) et à l'exergue « Construire des prisons pour enrayer la délinquance, c'est comme construire des cimetières pour enrayer l'épidémie » (*Non*, de Rolland Hénault, ex-Guimou de la Tronche, Éditions libertaires).

Sade, le divin marquis, fut condamné à mort pour crime de sodomie. Deux siècles et demi après, nous rigolons des sinistres

andouilleries du temps passé. Au XXIII^e siècle, soyons certains qu'on rigolera de savoir qu'en 2006 on écrouait les voleurs de poule, les sans-papiers, les tapineuses et les montreurs de cul aux cognes — alors que monnaie, frontières et maréchaussée auront disparu du paysage depuis belle lurette, comme l'ont fait monarchie absolue, esclavage et inquisition.

L'inutilité sociale et morale de la prison ne pouvant échapper à quelque regard que ce soit, elle ne se maintient, tant mal que mal, que pour des raisons de politicaillerie et de profits économiques. Et les entaulé-es en prennent plein les chaussettes.

C'est là l'importance d'une association comme l'OIP, ou des quelques petits collectifs qui éditent canards ou animent émissions de radio libre (*l'Envolée, Ras les Murs, Vive les Mutins...*). Dénoncer sur la place publique les vices de l'écroû : tabassages, promiscuité, humiliations, inexistence de soins sérieux, non-droits permanents, bouffe dégueulasse, interdiction d'une sexualité satisfaisante, surexploitation du travail, ..., ce n'est pas du vent. C'est déjà, au travers de son fonctionnement, démolir la justesse expéditive de cette insupportable institution.

Jimmy, Educ 93



Qui est ce bouffon, à gauche ? (Lydia Belostyk 2010)

LE GUIGNOL

DES BATIGNOLLES

(projet)

Le corps d'une jeune femme ligotée et nue a été découvert hier matin dans le petit lac du square des Batignolles, 17^e arrondissement de Paris. Son âge et son identité restent ignorés des autorités. L'autopsie a révélé que la victime ne portait pas de trace de violence ou d'agression sexuelles, mais a été égorgée avec un instrument tranchant qui n'a pas été retrouvé. Les enquêteurs semblent devoir écarter la possibilité d'un suicide. À Bagdad...

Simon Bubuche coupa le radio-réveil. Transmuter le strident d'une sonnerie traditionnelle en ronron informatif, voilà bien le signe de notre époque opaque, se dit-il. Par cette même voix monocorde, un jour on sera réveillé avec l'annonce de la destruction atomique de telle ou telle ville du Proche-Orient, et on ira se laver les dents avec autant d'intérêt que si Yves Simon avait signé au PSG. L'eau du robinet sera radioactive et on s'en tamponnera comme de sa première lessive.

De quoi parlait-il déjà, le présentateur ? Du square comment ? Ah oui, des Batignolles... Hein, quoi, comment, qu'est-ce à dire, ben voilà aut' chose ! T'en as mis des plombes à percuter, mon vieux Simon, et pourtant tu clopes trop pour chopper Alzheimer ! En avant sur la juste route des flashes back !

Square des Bat', ton enfance y traîne à fond, Simon, plutôt comme celle d'une mariée parce que question comètes tu ne connais que celles de Bill

Haley, *Flip Flop Fly, I don't care if I die*. Années 20, 30, 40, 50... c'est plus vraiment l'enfance là, du moins celle telle que définie arithmétiquement par les Codes civil et pénal. Mais quoi, il manquait un crime en ce lieu, en ce quartier peuplé de petites rombières, de nounous africaines et de grands-parents au pas lent. Les papotages de boulangerie doivent mener grand train, comptez une bonne demi-heure pour acquérir quelque baguette que ce soit.

Un soir t'en souvient-il, le Lac des Bat'. Une morte dans la flotte ? S'il lui faut un nom, c'est forcément Martine, la Martine. Coincé parmi les usagers qui lisent ou cruciverbent, Simon Bubuche aime à rêvasser dans les trains de banlieue, ici pour St-Lago, le nez collé au carreau. Ce qui lui permet, et il ne s'en lasse pas, d'avoir fugacement, juste après le franchissement du Périphérique, un point de vue cavalier sur le dernier tronçon survivant des Fortifs. Mais qui le sait encore, à part Bombyx et ses éléphants ?

Il est descendu à Pont-Cardinet, la seule gare parisienne, verrières ogivales et briquettes ex-voto vierge, en gothique breton. Malgré ni crêperie ni cageots de morue, on n'est pas rive gauche à Montparnasse. Ty coz, ty coz... quel calvaire ! Oh, et puis au diable Alphonse, je me fous de Martine la morte et que s'en goinfrent les nécrophiles, tant qu'elle est fort molle.

Face à lui, les onze voies de la tranchée ferrée, aux parois jamais dénoircies de l'antique fumée des

locos et de leurs escarbilles. A droite, parallèle, la rue de Rome. Mallarmé a habité là. A gauche, le square. Où quelqu'un, dirait-on, ne l'est pas si mal que ça. Pauvre Martine. C'est l'un des vingt-quatre espaces verts que le préfet Haussmann a dispersés dans Paris. Qu'Alphand en 1876 a agrandi en 1894, mais Simon est tout de même beaucoup plus jeune, à peine octo.

Une fois qu'il eut franchi le pont, les fantômes l'enveloppèrent. Gnafron et Toto-l'Haricot gémissent d'avoir été supplantés par des boulistes sans droit ni titre. Patineurs à roulettes et chevaux à pédale n'ont plus leur place sur la piste à l'aplomb des trains. Où sont les tireurs de billes, là-haut sur la petite butte, qui, à cinq pas, devaient renverser une figurine mokarex entre les jambes à 60° d'un copain assis à même le sol ? Et sous le bac à sable, n'existe toujours aucune mention des Communards là ensevelis en rangs serrés. Nostalgie, mon pote ? Je veux.

Quant au « Lac », n'exagérons rien : une petite pièce d'eau pour mendiant *boat-people* tout au plus. Sous la garde de quatre vautours sculptés par Lons de Monard, ce qui n'est pas une contrepèterie, en pierre de Volvic ce qui ne l'est pas non plus. Y croisent, impassibles et un peu snobs, deux cygnes noirs, à même pas deux brassées du gazon tondu de la berge. En dépassent doucement deux pieds nus renversés. La suite du corps n'est pas visible, sinon des tanches s'il en reste et qui ne le sont pas. Ou des cols verts quand ils montrent leur cul aux passants.

« Il faut prévenir la police » dit un gros quidam, l'air d'un Poulidor couperosé entre deux grimpettes, sortant son portable d'on ne sait quelle poche. Au fait de l'engeance roussine, Simon opta pour le retour à la maison, suivre les péripéties ultérieures sur FR3 Régions.

(à suivre...)



JG au Taj Mahal, 2001 (*photo Imen*)

FINAL

On ne verra pas la mer, il fait trop nuit.

Ni les ourses, il fait trop nuages.

On verra la nuit.

C'est malin, ça.

On la voit tout autant ailleurs.

En haut et en bas.

La nuit un peu miroir, et le jour sans tain.

Le dragon de bonne année

avec les paupières fardées.



JG
1999

PAILLE ET OR

OU : LE GUIGNOL DES BATIGNOLLES

Un soir à Indianapolis	7
Le Melog et l'histoire (1982)	16
revue <i>Sur le Zinc</i> n° 18 à 30-31, Houilles	
puis modifié manuscritement, entre 1982 et 2013, par suggestions et amendements de <i>Jacques Abeille, Albert Algoud, Samantha Cavalli, Salomé Chauvin, Thierry Dullion, Bruno Duval, Gil Ferry, Tara Gain d'Enquin, David Lerozier, Stéphane Mahieu, Antonio Martin, Odile Oger, Pierre Peuchmaurd (d), Dominique Rabourdin, Vincent Reigner, Pavel Řezníček, Ody Saban, Lódie Serrano, Patrice Uhl, Jehan Van Langhenhoven, Anne Vernet.</i>	
J'ai connu (c 1982)	51
Çà et là, in revue <i>Sur le Zinc</i> , Houilles	
Garance-Errance (1978)	62
in <i>Rétro-Glycérine</i> , Camouflage, Houilles 1982	
Garance-Errance part two (1982)	65
in <i>Chants épars & autres rengaines</i> , Camouflage, Houilles 1983	
Mémento ghetto (1985)	70
« <i>Mémento ghetto</i> », la Poire d'angoisse n° 113, Boulazac 1986	
Être le pavé de ta promenade (1983)	85
prévu pour éditions Arabie sur Seine, Paris 1984	
in Jimmy Gladiatot « <i>Mémento ghetto</i> », la Poire d'angoisse n° 113, Boulazac 1986	
Quelques bières introuvables (1985)	91
in Jimmy Gladiatot « <i>L'aloï mosaïque</i> », Houilles 1986	
Notre théâtre (1994)	93
Au Libre olibrius, Houilles 1994, 7 exemplaires	

Lettre à Celtia (1985)	103
Lettre parue dans revue <i>la Bretagne Réelle</i> n°482	
revue <i>Camouflage</i> n° 10, 1985, Houilles	
Fouilles guidées (1989)	106
in Jimmy Gladiatot « <i>Où? Hinou! Qui?</i> », Houilles 1990	
À l’affiche cette semaine: notre sélection (1993)	108
revue <i>la Dame ovale</i> n°4, Brive 1993	
in Jimmy Gladiatot « <i>Jamais je ne tourniquet</i> », Camouflage,	
coll. <i>On my way</i> , Houilles 1993	
Où sont les cerfs?	110
(comme une leçon d’ombres chinoises) (1993)	
in Jimmy Gladiatot « <i>Jamais je ne tourniquet</i> », Camouflage,	
coll. <i>On my way</i> , Houilles 1993	
La Braise des fois (1995)	114
in collectif <i>Pas de justice, pas de paix</i> , Réflex, Paris 1996	
Les Petits Vieux de la bonne sieste (2002)	129
in collectif <i>La Fabrique de la haine</i> , L’Esprit frappeur, Paris	
2002	
Rouler une pelle au vent (2006)	144
Intervention orale au camping de la CNT, Masseube 2006	
Inédit par écrit	
Le Guignol des Batignolles (2013)	146
inédit et inachevé	
prévu à l’initiative avec des photos d’Antoine Peuchmaurd (à	
faire) ; texte à rédiger dans un espace rue de Rome, rue	
Cardinet, avenue de Clichy, boulevard des Batignolles ;	
repérage topo-géographique fait avec les Peuchmaurd père	
et fils circa 2003	
Final (2013)	150
inédit et inachevé	